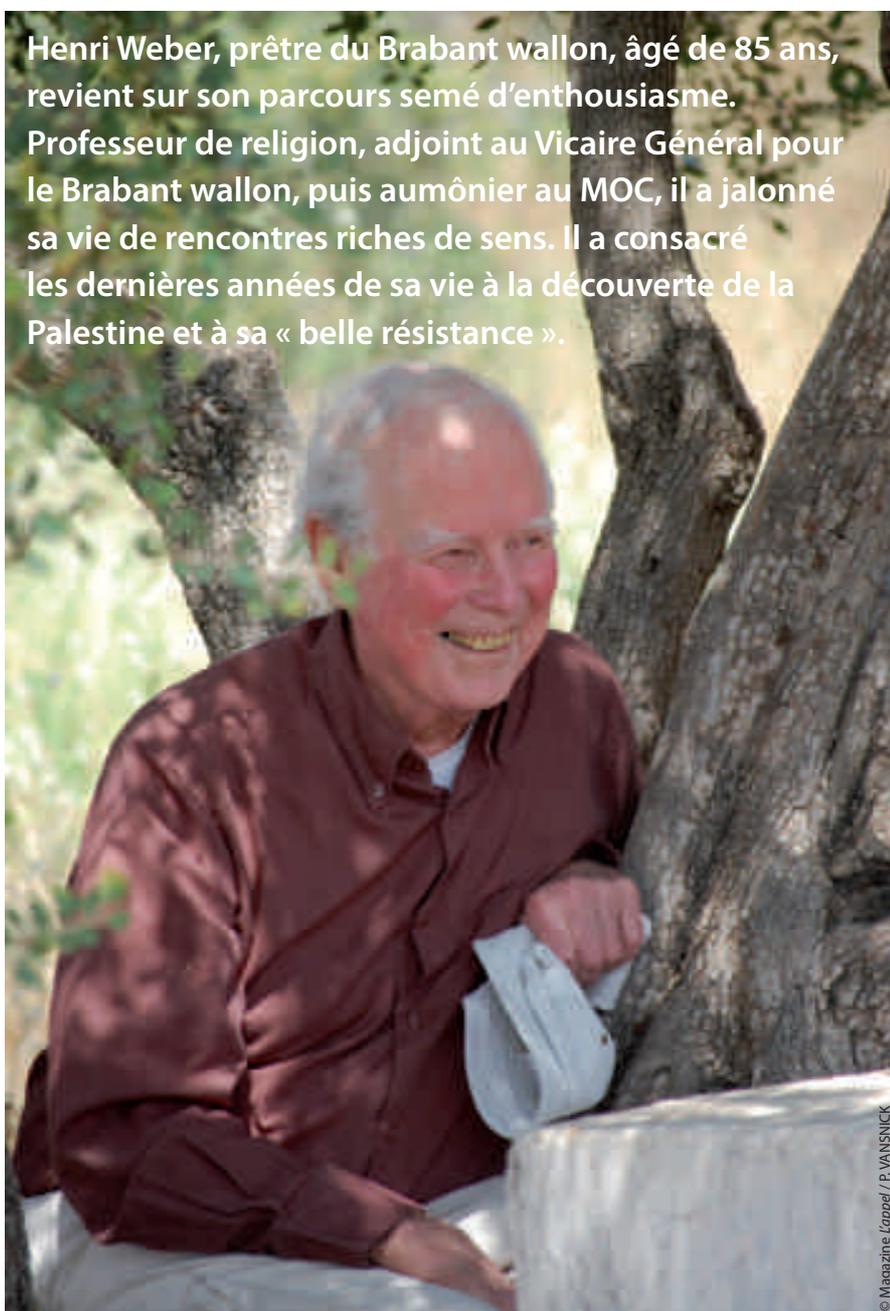


HENRI WEBER

# « Découvrir un Dieu proche des hommes »

Henri Weber, prêtre du Brabant wallon, âgé de 85 ans, revient sur son parcours semé d'enthousiasme. Professeur de religion, adjoint au Vicaire Général pour le Brabant wallon, puis aumônier au MOC, il a jalonné sa vie de rencontres riches de sens. Il a consacré les dernières années de sa vie à la découverte de la Palestine et à sa « belle résistance ».



**-R**acontez-nous l'itinéraire qui vous a mené au séminaire. Une évidence ou une longue évolution ?

– Je suis né à Uccle dans une famille bourgeoise catholique aisée, du moins jusqu'à la guerre. Car pendant le conflit, mon père n'a plus travaillé et nous avons vécu sur nos réserves, parfois avec difficulté. Je suis entré dans un collège catholique, à Saint-Pierre à Uccle. Petit à petit, l'idée m'est venue d'entrer au séminaire. Je n'en avais jamais rien dit à personne. Et quand en fin de rhétorique, j'en ai parlé pour la première fois à deux prêtres professeurs, ceux-ci se sont étonnés. La surprise a été tout aussi grande quand j'ai averti mes parents en fin de secondaire. Ma mère craignait que je sois malheureux. Pendant toutes mes études religieuses, elle m'a d'ailleurs toujours dit que je pouvais rentrer à la maison si cela n'allait pas.

– Mais pourquoi entrer au séminaire ? Il y a tant d'autres possibilités de se mettre au service des autres.

– J'ai eu des professeurs assez extraordinaires, surtout celui de rhétorique, Monsieur Van Camp. De même, le scoutisme m'a beaucoup marqué. J'y ai fait des expériences enthousiasmantes où j'ai découvert le sens du service, de l'accueil. Notre aumônier était vraiment un type formidable avec qui j'ai partagé des expériences spirituelles profondes. Étant issu d'une famille catholique, j'allais aussi à la messe tous les dimanches, même si ça me barrait un peu. J'étais baigné dans le catholicisme. Mais ce sont finalement des expériences concrètes marquantes qui m'ont conduit à ce désir. Ainsi, mes parents rencontraient régulièrement une femme

divorcée et son compagnon. Certains leur disaient que « la lèpre », c'est-à-dire le divorce, était une maladie contagieuse. Mais ma mère leur assurait le contraire : cette femme avait connu tant de malheur. Au séminaire, j'ai également rencontré des professeurs formidables comme l'abbé Mouzon, érudit en écriture sainte, et Roger Aubert pour l'histoire de l'Église. Ce n'était pas n'importe qui ! J'ai eu beaucoup de chance de rencontrer des personnes de cette richesse et de cette compétence.

– *Je suppose que comme tout séminariste, vous avez fait votre service militaire au CIBE (Centre d'instruction pour brancardiers ecclésiastiques).*

– Effectivement, j'ai fait 21 mois de service militaire où nous continuions notre formation théologique en même temps que l'instruction militaire. Nous étions rassemblés dans une

même caserne avec tous les candidats au culte de l'époque. J'ai fait quatre mois de stage à l'hôpital militaire de Bruxelles, ce qui était intéressant. Mais ce qui m'a surtout marqué, c'était en 1953. Il y avait eu de très fortes inondations et nous avons été réquisitionnés pour aider la population sinistrée. J'ai alors vécu un grand moment de solidarité proche.

– *Vient ensuite le moment de l'engagement ou de la mission pastorale. Comment cela s'est-il passé pour vous ?*

– À la fin de mes études, à Malines, un Monseigneur dont j'ai oublié le nom m'a demandé ce que je voudrais faire après mon ordination. En tant que Bruxellois, je lui ai répondu envisager d'être vicaire à Bruxelles. Il m'a répondu que c'était très bien. Quinze jours après, on me nommait professeur au collège Sainte-Gertrude à Nivelles. Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais, mais je dois dire que j'y ai été très heureux. À cette époque, il n'y avait que des prêtres. Nous avons formé une excellente équipe. J'ai enseigné pendant quinze ans, dans les petites classes, essentiellement comme professeur de religion. J'ai eu aussi une responsabilité à l'internat, ce qui veut dire que nous avions une très grande présence et une proximité avec les élèves. C'était une manière de bien les connaître tous. Dernièrement, j'ai rencontré un ancien qui m'a dit avoir vécu au collège les plus belles années de sa vie. Cela m'a évidemment fait un grand plaisir.

– *Après quinze ans dans l'enseignement, quelles ont été vos nouvelles responsabilités ?*

– J'ai rencontré l'abbé De Raedt qui a été le deuxième vicaire général du Brabant Wallon. Il avait inauguré les Fraternités de Bourgogne qui donnaient à des jeunes l'occasion d'expérimenter une vie communautaire et de service en travaillant dans les vignes. C'était l'occasion de partager et de vivre sa foi au quotidien. L'abbé De Raedt m'a demandé de devenir son adjoint. J'y suis resté douze ans. Mais ce qui a été, je pense, notre plus belle mission et qui m'a profondément enthousiasmé, c'est de mettre en œuvre le Concile. Pour celles et ceux qui ont connu cette époque, c'était vraiment un souffle nouveau, une espérance qui a nourri des milliers de chrétiens et qui est aujourd'hui un peu retombée. C'était

**« La foi qui est la mienne m'a toujours amené à découvrir un Dieu proche des hommes. »**

une période de joie profonde, une Église nouvelle qui naissait. Aujourd'hui encore, on me demande parfois de témoigner de cette joie et de cette espérance un peu folle qui a marqué de nombreux chrétiens. À l'époque, j'avais aussi comme attribution l'ouest du Brabant wallon et la formation permanente des prêtres.

– *L'occasion de mettre sur pied les fameuses sessions théologiques de Blankenberge ?*

– Une expérience formidable. Au début, très classique mais de plus en plus participative grâce, entre autres à des gens comme Ignace Berten. Pour donner un exemple, une session a été organisée sur la Foi. Il a été dit dès le premier jour que le contenu qui allait en déboucher dépendrait de nous. C'était un vrai travail de groupe. Ce qui en étonnait plus d'un. Par exemple, lors d'une recherche de subsides, j'ai rencontré un fonctionnaire du ministère de l'éducation. Il m'a posé la question de savoir si les évêques étaient d'accord d'avancer ainsi dans l'inconnu. Je lui ai répondu par l'affirmative. Et qu'il y en avait un d'entre eux qui y participait, à savoir Monseigneur Musty. Ce fut une très belle équipée dont je suis fier.

– *D'autres missions vous ont été confiées et pour l'époque, elles peuvent encore paraître surprenantes.*

– En effet, il y a trente-cinq ans, le Cardinal Suenens a demandé de lancer la pastorale pour les personnes divorcées et remariées dans laquelle je me suis beaucoup investi. Cette pastorale reste très active et d'actua-

lité. Les équipes actuelles ont répondu au questionnaire lancé par le Synode sur la famille et lorsque le cardinal Danneels est arrivé, il a tout de suite insisté pour que l'initiative continue. Il a également annoncé qu'il prenait deux ans pour réfléchir à la façon d'organiser l'archidiocèse avec en vue de nommer les vicaires généraux évêques. L'abbé De Raedt, entré chez le cardinal Vicaire Général, en est sorti sans aucune mission. Il est vraisemblable qu'il ait été très affecté par ce mécanisme qui l'a mis de côté. Mais pendant cette période, à la fin du vicariat de De Raedt, j'ai rencontré énormément de gens sympathiques et intéressants avec qui il était possible de discuter. Nous avons commencé une formation permanente de laïcs avec l'idée

suivante : il faut qu'un jour, ces gens soient capables de porter des responsabilités pastorales importantes.

– *Il s'agit des groupes « Anime ».*

– Oui, avec cette question qui nous taraudait : comment les former, mais aussi comment les trouver ? Un des mes confrères pensait qu'il ne fallait pas les chercher. Ce ne sont pas forcément les gens les plus intéressés qui sont prêts à prendre des responsabilités. En faisant le tour des doyennés, nous avons trouvé des laïcs prêts à s'engager, étonnés et flattés que nous nous adressions à eux. Chaque groupe était aussi composé d'un théologien de qualité et d'un psycho-sociologue. C'était l'époque où il y avait beaucoup d'animosité vis-à-vis de l'Église. Beaucoup estimaient que malgré les avancées du Concile, elle n'était pas encore suffisamment en phase avec le monde, que le faste de l'Église était un obstacle, que la position envers les divorcés remariés était en décalage, etc. La première année a consisté à faire parler ces laïcs sur l'Église et sur ce qui n'allait pas. Et puis nous nous servions des cahiers théologiques de L'Arbresle, ce couvent des dominicains près de Lyon. Cela a été une expérience assez extraordinaire mais à la fin du vicariat de De Raedt, tout cela a pris une forme beaucoup plus classique.

– *Une nouvelle étape de vie va alors commencer, au MOC. Qu'est-ce qui vous a tourné vers un autre type d'engagement ?*

– De Raedt étant décédé, j'ai demandé à mon évêque si je ne pouvais pas devenir aumônier du MOC, Mouvement ouvrier chrétien. Il m'a fait prendre contact avec Raymond Winkel, l'aumônier du Brabant

wallon, qui a trouvé que c'était une excellente idée, à condition d'obtenir l'aval du président et du secrétaire du MOC. Ce qui fut le cas. J'ai donc commencé ce nouveau défi, qui m'a passionné. Raymond Winkel étant tombé gravement malade, je l'ai remplacé pour toutes les organisations du MOC. C'était une période faste d'expériences nouvelles dans la lutte ouvrière. J'ai travaillé avec des femmes et des hommes remarquables, qui développaient de nouvelles façons de vivre et de penser le travail syndical, mutualiste, en lien avec les autres organisations du MOC comme la JOC, Les Équipes Populaires et Vie Féminine, sans oublier les coopératives. Pour citer quelques noms : Jean-Marie Paquay, Mady Tonini, Jacques Detienne, Georges Bristot et bien d'autres. C'était vraiment du gâteau ! J'ai travaillé là jusqu'à 65 ans, l'âge de la retraite. On m'avait mis à disposition un logement dans la cure à Haut-Ittre. C'était un peu

difficile car je n'avais pas suffisamment de temps pour visiter la paroisse. Mais j'ai aussi vécu des moments merveilleux avec des gens très engagés. Durant mes vingt années au MOC, j'ai gardé un travail à Justice et Paix et à la Pastorale des personnes divorcées et remariées. J'ai aussi continué à suivre des équipes d'une dizaine de personnes pour lire ensemble la Bible. Dans ces circonstances j'ai également rencontré le CEFOC qui faisait et continue à faire un travail remarquable avec des personnes du monde populaire.

– Puis vient l'heure de la démission.

– Arrivé à l'âge de 75 ans, j'ai écrit ma lettre de démission au cardinal Daneels qui l'a transmise à Monseigneur Van Cotten pour demander ma pension. J'ai ensuite collaboré au groupe qui prend en charge la visite des prêtres âgés. C'est une équipe qui fonctionnait très bien et qui était appréciée par les confrères. Maintenant, elle est prise en charge par un diacre avec des laïcs.

– Vous vivez désormais à Braine-l'Alleud.

– Du fait de ma pension, je me suis inscrit dans une société de logement social à Braine-l'Alleud. Pour terminer mes vieux jours, j'ai pris la précaution de me mettre sur les listes d'une maison de repos et de soins. Je veux disposer d'une place sûre en cas de détérioration de ma santé. En regardant dans le rétroviseur, je peux franchement dire que j'ai été et que je continue d'être heureux. La foi qui est la

mienne m'a toujours amené à découvrir un Dieu proche des hommes, allant à leur rencontre et relevant tous les blessés de la terre, quelle que soit leur histoire.

– Il y a un épisode important de votre vie que vous n'avez pas encore évoqué : la Palestine. Un projet qui a pris du temps, de l'énergie et dans laquelle vous vous êtes engagé corps et âme.

– Je suis en effet parti en Palestine avec le bureau du MOC. Avec François Martou, Jean Daems, Véronique Oruba, Pierre Georis, nous avons effectué un voyage officiel après les accords d'Oslo. En 1994, des villes devaient être libérées. Mais la Palestine, occupée depuis toujours, n'avait jamais fait l'expérience de la démocratie.

**« Je reste émerveillé par tous ces gestes de résistance pacifique en Palestine. Ils appellent cela la belle résistance. »**

L'idée était de rentrer en dialogue avec la population pour voir quelles étaient les questions qui les intéressaient concernant la démocratie. En fait, ça ne les intéressait pas. La seule chose importante pour eux, c'était d'être libre. Ce voyage était organisé par le consul de Belgique à Jérusalem, Jean-Louis Migneau, que j'avais connu aux Fraternités de Bourgogne, et qui était très proche des Palestiniens. Il allait d'ailleurs faire ses courses dans un supermarché palestinien.

– C'est là que vous avez eu l'occasion de rencontrer Arafat.

– Oui, nous avons eu un contact avec Yasser Arafat, qui n'était pas en grande forme. Lorsque Jean Daems lui a offert un cadeau, une layette que nous avions apportée parce que sa femme venait d'avoir un enfant, tout de suite des gardes du corps ont accouru inspecter le cadeau. Un signe de la peur d'un attentat. Si Arafat a fait un discours formaté, nous avons pu rencontrer bien d'autres personnes, sur le terrain, dont un architecte qui nous a dit : « Quand vous rentrerez chez vous, dites bien qui nous sommes. Nous ne sommes pas des tueurs, nous sommes pacifiques. »

– C'était un voyage officiel avec le MOC. Mais vous avez aussi mis en route des pèlerinages en Terre Sainte dont l'objectif était de partager le message de cet architecte.

– Effectivement, à mes 65 ans, des amis se sont cotisés pour me payer un voyage à Jérusalem. Mais je n'avais vraiment pas

envie de partir en pèlerinage. Réciter le chapelet dans le bus, visiter uniquement des lieux saints ne m'intéressait pas. C'est Pierre de Loch, prêtre et docteur en théologie, habitué des voyages en Palestine (il en a fait chaque année pendant 25 ans), qui m'a dit que j'avais bien raison. Il m'a aussi tendu la perche : « Tu connais la Bible. Réunis quelques personnes et je vous dirai ce qui est intéressant à visiter. » C'est ce que nous avons fait. La première fois, nous sommes partis à neuf, à vingt-cinq l'année suivante. Puis les Familles Populaires à Lourdes m'ont demandé d'organiser des pèlerinages. Cela comprend évidemment la visite des sites incontournables, dont les décevants Saint Sépulcre et Bethléem, devenus de véritables marchés. Mais je voulais aussi mettre en œuvre la demande de l'architecte : organiser des rencontres avec les Palestiniens.

– Des rencontres passionnantes ?

– Oui impressionnantes. Je me souviens d'une en particulier. Nous passions devant l'école Saint-Joseph à Bethléem. On entendait de la musique et nous sommes entrés. Une des jeunes nous a tous marqués profondément. À quelqu'un qui questionnait la jeune musicienne sur ses sentiments pour les Israéliens, elle a répondu : « Actuellement je suis en colère parce qu'ils occupent mon pays, mais j'espère n'avoir jamais de haine. » Dans le groupe, il y avait une musicienne plus expérimentée. « Et toi, si on te demandait d'aller jouer dans un orchestre israélien, que ferais-tu ? » Sa réponse : « Je pense que je dirai non car si j'y vais, ils pourraient croire que je suis d'accord avec eux. » Ce mur qui sépare les deux pays est réellement impressionnant. Les Palestiniens ne peuvent passer que par des « checkpoints ». Parfois, le passage est refusé à des femmes enceintes. Et pourtant, la plupart continue à croire à une résistance non-violente. Alors que ce mur criblé d'injustices pose encore question, je reste émerveillé par tous ces gestes de résistance pacifique. Les gens qui les pratiquent appellent cela la « belle résistance ».

Propos recueillis par Paul FRANCK

Henri WEBER, *Il m'est arrivé d'écrire*, Ittre, Les éditions du Ry Ternel, 2008. Prix : 20 € (port compris) à verser sur le compte de Henri Weber BE57 3710 3576 0835. Henri WEBER, *Quand bourgeoise l'espérance, 24 récits tout simples*, Namur, Éditions Fidélité, 2013. Prix : 9,95 € -10 % = 8,96 €.